## HOMOEOPATHIE D'AUTREFOIS

## Les deux intéressantes guérisons de Boenninghausen

## par le Docteur Pierre Schmidt de Genève

Celui qui lit les livres nouveaux trouvera toujours en eux quelque chose d'ancien, et celui qui lit les livres anciens y trouvera toujours quelque chose de nouveau.

S'il vous arrive d'ouvrir un livre de médecine et plus particulièrement de thérapeutique d'il y a près d'un siècle, vous ne pourrez que sourire en constatant la naïveté des croyances anciennes et l'influence des préjugés inspirés des théories de l'époque.

Quel est le médecin d'aujourd'hui, je vous le demande, qui véritablement, trouve un temps suffissant à perdre ou des loisirs à satisfaire pour chercher des conseils ou même des inspirations thérapeutiques dans des livres de médecine anciens ? Quelques vieux médecins en mal d'histoire aiment à parcourir ces grimoires qui leur montrent combien les temps ont changé et leur permettent d'évaluer les "progrès" réalisés.

Si c'est l'opinion courante pour la médecine dite officielle, la médecine homoeopathique offre par contre un contraste saissisant. En effet, les vieux médecins homoeopathes et les jeunes tout autant, en fait, tous les homoeopathes, recherchent les ouvrages originaux du fondateur ou des premiers disciples de l'homoeopathie et ce qui paraît le plus étonner nos confrères de la vieille école, c'est que dans les livres homoeopathiques anciens et même les plus anciens, les homoeopathes actuels y trouvent des inspirations précieuses, des conseils utiles applicables à leurs cas contemporains, à leurs malades de tous les jours.

En vérité, nous ne connaissons pas le terme de poussièreux, de vieux, d'usé, de désuet et c'est là un émerveillement toujours renouvelé pour ceux qui connaissent la doctrine homoeopathique, parce qu'elle ne change pas, parce qu'elle est vraie et que la vérité est. La grande difficulté toutefois est de se procurer ces premiers journaux, ces livres homoeopathiques originaux,

parce qu'ils sont tous épuisés et très difficilement trouvables. C'est pourquoi, ayant le privilège d'en posséder plusieurs, j'ai pensé bien faire en vous communiquant le fruit de quelques lectures, réminiscences d'un passé bien glorieux et jamais assez connu.

J'espère que vous éprouverez la même satisfaction que celle que j'ai goûtée à lire les deux guérisons personnelles si intéressantes du plus fidèle disciple d'Hahnemann, le Baron de Boenninghausen, celui qui reçut l'enseignement homoeopathique "in succum et sanguinem" comme l'écrivait le Docteur Meyer de Leipzig en 1864.

A propos d'un article qui mérite d'être classique, le médecin de Darup expose en les paraphrasant de ses connaissances précieuses, vérifiées et contrôlées par l'expérience personnelle, les trois fameuses fautes graves développées si clairement par Hahnemann dans ses "Maladies chroniques". Vous lirez avec intérêt cet article dans le premier volume des Nouvelles Archives de Stapf et Gross publiées en 1844 à Leipzig, sous le titre "Drei Gaukelen Hahnemann's".

On est impressionné autant par l'érudition que par la modestie et l'honnêteté d'un tel médecin qui ne craint pas d'exposer et d'avouer ouvertement ses échecs. Je vous signale ce fait, malgré l'affirmation que nous avons entendu à un récent Congrès où un homoeopathe prétendait que les médecins pratiquant strictement la doctrine hahnemannienne, ne publiaient jamais leurs échècs! Aveu d'ignorance flagrante de notre littérature homoeopathique.

Au début de cet article Boenninghausen dit: "J'avoue que je n'échappe pas à la réputation presque générale de tous les homoeopathes allemands, de donner des doses trop fortes et trop fréquentes. Je pense par conséquent devoir à mes lecteurs leur faire connaître, aussi brièvement que possible ce que deux cas, me concernant très personnellement, en plus des avertissements réitérés de mon ami et maître Hahnemann ajoutés à de nombreuses autres expériences, m'ont enseigné, et comment rapidement, ils m'ont conduit à revenir aux doses les plus minimes et les plus expacées, ainsi qu'à utiliser des médicaments choisis rigoureusement selon la méthode homoeopathique. En vérité, ils ont tant affermi mes convictions, que je considère maintenant toute assertion contraire comme non avenue.

Le premier cas me concerne personnellement et se passe en 1833. Voici un résumé de ces observations."

"A la fin de février, après une période de surmenage intellectuel, d'occupations trop sédentaires, de veilles fréquentes dues aux devoirs officiels multiples qui me sont imposés - car je pratique dans un endroit où j'emploie tous mes instants à approfondir mes connaissances d'homoeopathie et de botanique - je me sens très peu bien, perds l'appétit, maigris et suis constipé sans être cependant ce qu'on appelle malade. Vu l'absence de tout symptôme bien défini, je ne prends aucun remède, mais modifie seulement mon genre de vie et mon régime dans l'espoir de regagner ce que j'avais perdu par des erreurs hélas trop manifestes.

Cependant, mes espoirs sont déçus, mes troubles augmentent de jour en jour et bientôt aboutissent à des douleurs extrêmement violentes, crampoïdes, torsives et constrictives situées dans la région inférieure droite de l'abdomen et accompagnées d'un fort tympanisme avec constipation totale.

J'essaie alors de prendre <u>Nux-vomica</u> par olfaction, mais sans le moindre succès, que dis-je, mes maux s'aggravent au contraire et depuis onze jours je n'al pas eu la moindre exonération intestinale! L'augmentation croissante des douleurs abdominales qui deviennent épouvantables à droite, ajoutée à d'autres signes, m'indique clairement que cet endroit est le siège d'une obstruction intestinale par torsion (Ileus).

Cet état est d'autant plus désespérant, que l'image symptomatique que je notais avec la plus grande exactitude pendant ma maladie et que je complètais jour après jour, (quoique je ne puisse la retrouver aujourd'hui parce qu'elle était écrite sur une feuille séparée), n'était comparable à aucun des remèdes homoeopathiques qui s'étaient jusqu'alors démontrés utiles dans cet état morbide.

C'est dans ce triste état, qui maintenant atteint son point culminant, que je reçois la visite de deux vieux médecins de la ville, que j'avais moi-même convertis à l'homoeopathie et de deux autres confrères habitant un endroit beaucoup plus éloigné, (qui s'ils lisent cela tard, se rappelleront cet événement avec plaisir) et tous les quatre me recommandent Nux-vomica mais à dose beaucoup plus basse, comme le remède qui dans ce cas s'est prouvé le plus fréquemment utile.

Je suis ce conseil unanime, quoique contraire à ma conviction personnelle. Le soir du onze juin, je prends une goutte entière de la 12e dilution de Nux et cela non seulement sans résultat, mais avec une aggravation et l'addition de symptômes nouveaux que l'on pouvait reconnaître comme les symptômes primaires de

cette drogue, prouvant ainsi comme je l'avais prévu, que cette médication n'était nullement appropriée.

Le douzième jour, mes amis médecins reviennent, reconnaissent leur erreur et proposent alors <u>Cocculus</u> que je prends immédiatement à raison d'une goutte de la <u>6e dilution</u>. Ce médicament, qui ne correspond pas davantage aux symptômes, ne produit aucun effet, et l'après-midi, à leur nouvelle visite, où ils me proposent, animés des meilleures intentions, d'essayer encore d'autres médications, je leur déclare très franchement que je suis décidé à ne plus prendre aucun médicament jusqu'à ce que l'image du remède et le choix homoeopathique correct, me paraissent parfaitement clairs.

Telle est la triste situation le soir du douzième jour où mon état est tel qu'il reste peu d'espoir à ma nombreuse famille de me conserver! Par un effort de volonté désespéré, surmontant mes douleurs intestinales atroces qui ne font qu'augmenter continuellement, je prends note de tous mes symptômes, pour en dresser l'image complète, bien déterminé que je suis à les étudier jusqu'à ce que le remède convenable soit trouvé ou alors à être délivré de mes tourments par la mort.

Il est près de minuit quand j'arrive enfin à trouver en Thuja, le médicament contenant les caractéristiques de mes maux d'une façon si claire, que je demande de suite mon étui à médicaments et inspire une seule fois, sous chaque narine, le flacon de globules imbibés il y a juste une année jour pour jour, de la 30e dilution de Thuja.

Comment décrire alors la joie de l'homme désespéré qui se voit enfin sauvé ? Après cinq minutes déjà, les douleurs abdominales droites commencent à diminuer et dix minutes après, une évacuation intestinale des plus copieuses me libère d'une constipation qui durait depuis maintenant treize jours! Immédiatement après cette exonération, je tombe dans un sommeil reposant après lequel j'avais tant soupiré et quand mes confrères me rendent visite le lendemain, ils sont aussi étonnés que réjouis, au récit des événements de la nuit écoulée.

L'amélioration de mon état progresse rapidement et régulièrement sans aucune autre médication et ce n'est que quelques jours plus tard que je puis nantir mon cher ami et maître Hahnemann de ma délivrance et du danger mortel que j'avais couru.

Je terminerais ici cet exposé qui fut pour moi si instructif et dont l'intérêt fut partagé par mes amis, si je n'étais poussé à fournir aux admirateurs de notre regretté père Hahnemann une nouvelle preuve de ses vues médicales si sagaces et si rares, démontrées par cet incident. Ma dernière lettre arriva précisément à Cöthen au moment où Hahnemann était très malade luimême, ce qui explique que sa réponse écrite le 28 avril\*, ne me parvint que les premiers jours de mai 1833.

Ce qu'il écrit ici à propos de sa maladie et de la mienne, je l'expose en ses propres termes: "Malgré tous les soins attentifs dont je m'entoure, quelques vexations à propos de... (je ne me considère pas autorisé à donner ici le nom de la personne nommée) peuvent aussi avoir contribué à me donner un catarrhe suffocant, qui pendant sept jours avant le dix avril et pendant 14 jours après, menaça de m'étouffer par des attaques paroxymales accompagnées d'un picottement insupportable au larynx, qui en voulant me pousser à une toux convulsive ne faisait que me prendre tout mon souffle. Ce n'est qu'en m'excitant à des vomituritions provoquées par le doigt que j'arrivais à pouvoir retrouver un peu d'air.

Cela était en outre accompagné d'autres symptômes; respiration très courte mais sans constriction de la poitrine, inappétence et absence de soif totale, aversion du tabac, fatigue et sensation de meurtrissure dans les membres, somnolence constante, incapacité de poursuivre mon travail habituel, et pressentiment de mort.

Tous les gens d'alentours et mon entourage, manifestèrent une si touchante affection par les demandes nombreuses concernant mon état de santé, que j'en fus presque honteux. Ce n'est que depuis ces quatre derniers jours que je me sens sauvé: tout d'abord par la double olfaction de Coffea Cruda X/o, puis de Calcarea; enfin d'Ambra qui également contribue à mon rétablissement.

"Grâce à cette guérison, le Maître Suprême (de tout ce qui est Vérité et Bonté) prolongera ma vie ici-bas autant qu'il plaira à Sa sagesse..." (La modestie m'empêche de communiquer la conclusion de cette phrase et de toutes celles qui suivent.) Puis, Hahnemann poursuit: "J'ai été absolument navré d'apprendre que vous avez été si malade. Si je puis éventuellement vous donner un conseil supplémentaire pour le rétablissement de l'activité de vos intestins, j'attire votre attention sur Conium et Lycopodium, ainsi que sur des promenades journalières en plein air.

<sup>\*</sup> date de sa naissance

Toutes mes félicitations pour avoir, par votre exemple, rendu justice au remède si utile qu'est Thuya."

J'ajoute ici que quelques jours après avoir envoyé ma lettre à Hahnemann, dans laquelle je n'avais demandé ni son avis ni parlé d'aucun traitement additionnel, j'avais pris Lycopodium, alors homoeopathiquement indiqué. De plus, environ huit jours avant même de recevoir sa réponse, j'avais également pris Conium; alors clairement indiqué, chacun de ces deux remèdes à dose unique et la plus minime sans l'adjonction de quoi que ce soit d'autre. L'année suivante, je pris encore une fois une dose unique et très minime de Lycopodium après laquelle toute manifestation de mes malaises disparut pour toujours.

Quelle quantité d'observations et d'expérience n'a-t-il pas fallu, associées à un don divinatoire exceptionnel, pour permettre de prévoir dans une maladie qui n'avait été communiquée que par ses grandes lignes et ses symptômes caractéristiques et sur la simple indication du premier remède utilisé, de prévoir dis-je, précisément les deux médicaments qui se démontrèrent par la suite, par leurs symptômes, si distinctement et manifestement indiqués les remèdes homoeopathiques appropriés! De plus, que de tous les autres remèdes possibles, aucun ne pouvait entrer en compétition avec eux et que le résultat pratique avait déjà prouvé l'exactitude de ce conseil, avant même qu'il ne fut connu de moi!

Le second cas concerne mon fils aîné, né le 15 septembre 1814, actuellement Référendaire du Gouvernement royal de cette ville.

Quelques mois après sa naissance apparut une éruption faciale ressemblant à la croûte de lait, éruption qui s'étendit rapidement en le couvrant de croûtes épaisses comme on l'observe dans les formes les plus violentes. A la même époque sa mère fut atteinte d'un gonflement inflammatoire au sein, qui évolua vers la suppuration et ne guérit qu'imparfaitement après un temps très prolongé.

Malgré mes avertissements réitérés et pressants (parce que j'avais eu suffisamment l'occasion d'observer sur de nombreux cas les conséquences dangereuses, apparues après la suppression allopathique de pareilles éruptions), plusieurs braves et habiles médecins recommandèrent des remèdes variés et la plupart de ces moyens furent appliqués à titre d'essai, cela à mon

insu: "infusions de tisanes dépuratives pour le sang", "innocentes pommades de crème et d'huile", "purgatifs vermifuges", "bains divers pour stimuler la peau", etc...

Malgré le caractère très tenace qu'avait manifesté l'éruption, elle finit néanmoins par céder à ces attaques aussi multiples que variées, cela à la grande joie de la mère éplorée. Mais ce bonheur fut de courte durée! Quelques mois après la disparition de cette éruption, quand les régions qui étaient restées rouges pendant si longtemps, commencèrent enfin à reprendre leurs couleurs naturelles, le malade ressentit d'abord comme une légère oppression qui devint graduellement plus pénible et qui fit place à de véritables crises d'étouffements avec constriction thoracique (Brustbeengung). Six mois après environ, celles-ci atteinrent une telle violence, que pendant les paroxysmes se produisant tous les huit à quatorze jours et durant plusieurs jours d'une façon répétée, nous attendions avec angoisse chaque heure, nous demandant si c'était la dernière! Contre ces troubles mettant si gravement en danger la vie du jeune malade, nous cherchâmes un secours auprès et au loin, parmi les médecins célèbres ou non... mais hélas sans le moindre succès !

Les crises revinrent toujours de la même façon, mais quoique les dernières années elles s'espacèrent toutes les 4 à 8 semaines, elles durèrent toutefois 6, 8 jours ou même davantage, pendant lesquelles le malade ne pouvait respirer qu'assis et avec les plus grands efforts lui procurant une transpiration d'angoisse. Il restait alors incapable de parler et de bouger sans aggraver cet asthme convulsif, Krampf-Asthma comme l'appelaient les médecins qui l'avaient vu et il était dans l'obligation de passer ces 8 jours entiers assis dans une chaise, courbé en deux, la plus grande partie du temps, sans pouvoir même dormir!

Ainsi, affligé dans la maladie de mon fils, alors mon unique enfant, je ne pouvais envisager qu'un avenir bien triste pour lui, même dans le cas où il survivrait à ses attaques, puisque cette maladie semblait se moquer de tout l'art médical. Et c'est à cette triste époque qu'un second malheur nous échut: ma femme fut atteinte d'un squirrhe dans le sein qui précédemment avait été malade. Tous les médecins consultés conseillèrent une opération immédiate "afin que les mauvaises humeurs, die bösen Safte, provoquées au dépens du squirrhe ? ne se répandent pas plus loin en rendant le cas incurable".

En vérité, je savais bien que l'exérèse du squirrhe mammaire ne pouvait apporter aucune vraie guérison, mais ne connaissant pas encore l'homoeopathie, je n'avais rien de mieux à recommander et je permis de faire ce qui était inévitable. "Le résultat fut celui que chacun connaît... après une année et demie environ, j'étais veuf et le père d'un garçon dont la vie était gravement menacée toutes les trois à quatre semaines!

Je passe ici sur une période de plusieurs années pendant laquelle je me remariai, devint le père de plusieurs enfants et me trouvai dans des circonstances me permettant de consulter de nombreux autres médecins allopathes, au sujet de l'état asthmatique de mon fils aîné, état du reste péniblement stationnaire; mais toutes ces belles consultations furent absolument faites en vain et sans le plus petit résultat.

Finalement en 1828, j'eus la bonne fortune non seulement d'entendre parler des possibilités et des avantages remarquables de l'homoeopathie, mais d'échapper moi-même à la mort, alors que j'étais condamné par les médecins allopathes les plus distingués.

Malheureusement dans la ville où j'habitais ne se trouvait encore aucun homoeopathe, d'autre part, les allopathes montrèrent une opposition si tenace et si obstinée contre cet art nouveau auquel ils ne comprenaient rien, qu'après des efforts répétés et vains, à intéresser quelques-uns des médecins que je connaissais, à entreprendre l'étude de cette nouvelle thérapeutique, il ne me resta plus qu'à prendre moi-même le marteau par le manche et à consacrer tous mes instants et toutes mes heures libres à l'étude de cette science difficile. J'y étais mieux adapté que beaucoup d'autres qui n'avaient pas choisi l'art de guérir pour leur profession, à cause de mes études d'histoire naturelle poursuivies avec tant de persévérance depuis ma jeunesse et aussi par une connaissance assez poussée de la médecine d'alors, et par les cours universitaires des facultés de médecine que j'avais en grande partie déjà fréquentés autrefois.

Mais le temps approchait où mon fils allait entrer à l'université et comme l'administration de quelques remèdes de courte durée d'action que je lui avais donnés à titre d'essai si je puis dire, était restée sans résultat, son état étant toujours stationnaire, j'étais devenu convaincu qu'une guérison ne pouvait être envisagée que par un traitement persévérant et très soigneusement conduit.

Je décidai alors d'attendre jusqu'à ce qu'il soit rentré à la maison paternelle et que moi-même j'eus pendant ce temps, la possibilité d'acquérir des connaissances homoeopathiques suffisantes afin de pouvoir être certain d'éviter toute erreur.

Quand finalement ce moment approcha, c'était justement l'époque où le <u>malheur</u> (je ne puis l'appeler autrement), le <u>malheur</u> des doses fortes et souvent répétées, s'était répandu en Allemagne et ne m'avait pas épargné.

Je dois certes l'appeler un véritable malheur pour moi, car, quoiqu'ayant trouvé le remède parfaitement homoeopathiquement indiqué, qui était alors Phosphorus, non seulement je n'observai aucun résultat de l'administration des doses aux basses dilutions répétées tous les 8 jours, mais par contre des aggravations considérables, et en plus l'apparition d'un grand nombre de symptômes de ce médicament, que mon fils n'avait jamais éprouvés auparavant. Parmi ces derniers, je ne mentionnerai que ceuxci, notés d'après la deuxième édition: Nos 10, 17, 21, 44, 87, 100, 105, 118, 141, 147, 245, 300, 390, 455, 580, 625, 665, 668, 931, 933, 950, 971, 1009, 1012, 1032, 1034, 1075, 1084, 1126, 1140, 1153, 1202, 1203, 1210, 1221, 1225, 1226, 1232, 1252, 1266, 1508, 1530, 1555, 1615, 1670, 1685, 1686, 1725, 1753, 1781, 1891, 1822 et 1886; et je remarquerai en même temps que les symptômes thoraciques ici indiqués n'étaient pas présents avant cette époque, en dehors des périodes d'asthme ou seulement dans une mesure très réduite, mais que maintenant ils se manifestalent sans aucune interruption. Je fus assez insensé pour persister dans cette façon de faire pendant plus de deux mois et c'est plus tard seulement, que je remarquai la grande erreur commise.

Quelle amère repentance ne m'aurais-je pas épargnée si un ami prudent eut alors été à mes côtés! Car, au courant des vues et de l'enseignement du maître Hahnemann, avec qui je continue à être intimément lié, je n'avais pas osé tout d'abord lui dire ce qui s'était passé, puis plus tard, me sentais encore moins le coeur de le faire.

Par ma faute, toute la maladie de mon fils, fut considérablement aggravée, et les attaques, qui maintenant revenaient à la moindre occasion, plus fréquemment et plus violemment que jamais, cela même en dehors de la périodicité habituelle, crises qui m'inquiétèrent à me faire reconnaître plus rapidement mon erreur. "Puisse une Providence généreuse protéger tout homoeopathe des remords qu'à cette époque il m'a fallu endurer!"

Mais la chose la plus pressante était de réparer au plus vite la faute commise. Des doses répétées de Coffea et de Nux-vomica suivies plus tard d'Ipeca, de China, de Veratrum-album et d'Arsenicum, eurent chacune séparément un léger effet, mais bien faible hélas, et de nombreux mois s'écoulèrent avant que les symptômes accessoires qui n'existaient pas au début de l'affection,

mais s'étaient produits depuis mon traitement intempestif, eurent de nouveau disparus, et que le <u>vieil asthme</u> se présenta à nouveau sous sous sa forme originale.

Quand enfin cet état fut atteint, je laissai mon fils pendant trois mois entiers, absolument sans aucun médicament, et ce n'est qu'après cette période écoulée, que je recommençai à nouveau le traitement, par une petite dose de Sulphur 60 que je laissai agir quatre semaines, puis d'une dose de Nux-vomica 30 pour 14 jours (deux globules seulement de chacun de ces deux remèdes). C'est alors que je retraçai à nouveau l'image précise de la maladie, image qui coïncidait exactement avec celle prise une année auparavant, cela étant prouvé non seulement parce que Phosphorus était de nouveau indiqué comme autrefois, mais encore parce que Phosphorus n'avait provoqué aucune amélioration aux fortes doses administrées autrefois d'une façon répétée!

Ce ne fut pas sans tremblements et sans craintes d'une action trop violente, que je fis prendre immédiatement après une crise habituelle, <u>une</u> petite dose de <u>Phosphorus 30</u>, soit deux globules parmi les plus petits. Et le résultat démontra que mon appréhension n'avait pas été sans fondement, puisqu'après cinq jours, une action primaire violente de la maladie ancienne se déclencha, accompagnée également des symptômes de <u>Phosphorus</u> (tous inscrits en italiques) et que plusieurs des anciens symptômes réapparurent. Cependant cette aggravation homoeopathique ne dura pas longtemps, et bien vite après, une amélioration visible se produisit, laquelle, à part quelques rares interruptions de quelques heures seulement, et accompagnée d'une diminution dans la durée et dans la violence des crises asthmatiques habituelles, continua pendant plus de trois mois.

Ainsi Phosphorus qui à ces doses excessives avait fait un mal si grand et si durable, quoiqu'en comparaison des prescriptions allopathiques la dose était cependant incroyablement petite, se démontrait bien être le véritable remède curateur, le médicament le plus approprié homoeopathiquement, prouvant ainsi irréfutablement ce que le sagace père de l'homoeopathie avait enseigné pour de pareils cas dans son premier volume des "Maladies chroniques" à la page 149.

Je tiens maintenant à ajouter en quelques mots, que Phosphorus resta, jusqu'à la fin de cette cure, le seul remède indiqué et le seul promoteur de la guérison.

Le traitement fut continué après trois ou quatre mois, par des doses semblables extrêmement minimes, ainsi qu'avec quelques rares doses intermédiaires quand elles semblèrent nécessaires, de <u>Nux-vomica</u> et de <u>Hepar-sulph-calc</u>, chacun à la même haute dilution et petite dose.

Après un an et demi, j'eus la grande joie de voir mon fils complètement rétabli et guéri de son affection asthmatique, alors que l'allopathie avait été incapable de lui procurer le moindre répit. Cette guérison est si parfaite et si permanente, qu'actuellement\* il est impossible d'en observer les moindres traces.

Il peut maintenant supporter toute fatigue, exercice, marche, course, chasse et danse sans le moindre malaise, il peut s'exposer au chaud et au froid, peut boire un verre de vin et faire un extra avec ses amis, toutes choses qui précédemment, provoquaient infailliblement le rappel d'une crise d'asthme et qui maintenant ne le gênent plus en aucune façon.

J'ajoute que les manifestations somatiques des asthmatiques: l'enfoncement sternal, l'élévation de la courbure des épaules, l'apparence voûtée du haut du corps, etc., tout cela a radicalement disparu au cours du traitement, à telle enseigne que personne en le voyant aujourd'hui, ne supposerait un instant qu'il ait souffert toute sa jeunesse d'une pareille affection.

D'après ce qui précède, le lecteur sans préjugés sera néanmoins facilement convaincu que j'ai toutes les raisons plausibles d'adhèrer strictement aux enseignements promulgués par le Sage si expérimenté qu'était Hahnemann, enseignements rejetés cependant par beaucoup de médecins.

Que d'autres praticiens et surtout que les soi-disants spécifistes possèdent des raisons fondées et valables pour des croyances contraires, ce n'est ni eux, ni nous, mais la postérité seule qui décidera, car elle sera à même de comparer la masse abondante des faits."

## COMMENTAIRES

Si le premier cas nous paraît avoir été considéré trop au tragique, nous devons nous rappeler qu'il est difficile de narrer en détails toutes les circonstances d'une pareille situation.

<sup>\*</sup> donc vingt ans après (Réd.)

D'autre part, les écrits de Boenninghausen sont les meilleurs garants de sa parfaite bonne foi.

Nous regrettons de n'avoir pas plus de détails sur les indications qui motivèrent Thuya, remède auquel on ne pense pas assez. Nux n'a pas agi, probablement parce qu'il s'adressait au nom de la maladie plutôt qu'à l'ensemble des symptômes. D'autre part Nux ne possède pas la douleur si typique dont il souffrait dans la région iléo-coecale dont les remèdes caractéristiques sont essentiellement Bry., Chin., Merc., Phos. et Thuya à moindre degré.

Il est curieux de remarquer qu'Hahnemann a pensé à Lycopodium après Thuya, cette relation complémentaire ayant été depuis, confirmée par de nombreux homoeopathes et même tout récemment par Boyd, qui place ces deux remèdes dans des groupes complémentaires.

Le deuxième cas est par contre beaucoup plus instructif. L'étiologie de cet asthme, véritable substitution morbide et métastase de l'éruption impétigineuse supprimée, trouve dans nos répertoires modernes les remèdes suivants:

Dans <u>Kent</u>: Asthme, suite de suppression d'éruption:

<u>Apis. Ars. Carb-v</u>, <u>Dulc</u>, <u>Ferr. Help</u>, <u>Ip</u>, <u>Psor</u>, <u>Puls</u>, <u>Sec</u>, <u>Sulph</u>, et il cite 50 remèdes pour les suites d'éruptions camouflées.

Clarke ne parle que de Psor, comme remède de l'asthme suite d'une éruption traitée, mais pour les suites générales de pareille suppression il signale en outre: Anac., Ant-c., Bry., Calc., Camph., Caust., Cupr-ac., Nux-m., Petr., Plb., Ptel., Viol-t., Zinc.

Knerr, en plus de ces deux auteurs, ajoute au sujet des mauvaises conséquences d'une métastase éruptive: Agar., Cic., Graph., Hyosc., Kali-s., Ph-ac., Stram., urt-u.

Gentry, dans son répertoire en six volumes de près de 5 500 pages, ajoute encore: Bell., Lach., Lyc., Rhus-t., Sep., Sil., Staph.

Mais Boenninghausen ne mentionne pas dans son répertoire les remèdes de la suppression d'éruption. Du moins je n'ai pu les trouyer. Peut-être ne les connaissait-il pas encore?

Il est extrêmement instructif de remarquer que ce cas illustre le paragraphe 160 de l'Organon où Hahnemann parle de

l'aggravation homoeopathique à la suite de l'administration du remède approprié, mais donné à doses trop fortes.

Kent parle aussi dans son chapitre de l'aggravation, des effets du "bon" remède, trop répété chez des sujets sensibles, qui provoque alors des symptômes nouveaux de la drogue donnée, constituant un véritable "proving" ou expérimentation, démontrant qu'on va trop loin. Persister malgré ces symptômes avertisseurs, c'est vraiment commettre une faute grave que Boenninghausen reconnaît du reste très humblement, c'est pourquoi il antidote le cas avec Coffea puis Nux retenant bien, que dans tous les cas où des symptômes nouveaux apparaissent pendant que se produit l'aggravation, il faut immédiatement suspendre toute action et attendre. "Haut les mains..... Kamerad!" et cesser toute médication. Sachons alors attendre aussi longtemps que cela sera nécessaire.

Ipeca et Arsenic, ont vraisemblablement été donnés en égard à l'étiologie de cet asthme, substituant l'éruption métastasée. C'est alors, quand l'état asthmatique se reproduit dans sa forme originale et que tout symptôme additionnel a disparu, le moment propice où il donne Sulphur, remède étiologique de la situation, et, pour "éclaireir le cas", comme nous disons. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le huitième groupe de Boyd, renferme précisément Coffea, Nux, Ip, Chin et Sulph.

Quand Boenninghausen, après 3 mois sans aucune médication, reprend Phosphorus dont cette fois il est tout à fait persuadé comme répondant à la totalité des symptômes, il le fait avec la plus grande prudence, puisqu'il n'administre alors qu'une seule et unique dose, dont il attend l'entier et complet développement, et c'est après cinq jours qu'apparaît l'aggravation. Cette aggravation tardive a une importance considérable car elle nous annonce, comme vous savez, un résultat beaucoup plus stable et plus prolongé que l'aggravation immédiate, bien entendu, s'il n'y a pas de "résultats" pathologiques matériels ni de manifestations non reversibles.

Cette aggravation est suivie comme on sait, d'une amélioration qui dure <u>trois mois</u>, Messieurs. Cela confirme pleinement l'expérience d'hahnemanniens anglais, américains et suédois et de ce que j'ai pu observer moi-même, <u>quand on donne le simillimum absolument seul</u>.

Boenninghausen fut très sage, cette fois de ne pas s'impatienter, ni d'interférer, malgré quelques crises légères qui se produisirent au cours de cette longue amélioration.

On pourra discuter tant qu'on voudra, mais ce qu'il convient de retenir de ces guérisons, c'est que les indications qui ont présidé au choix des remèdes, restent aussi vraies aujourd'hui qu'autrefois et que tout hahnemannien donnerait encore actuellement comme il y a cent ans, ces mêmes remèdes pour ces mêmes symptômes.

L'homoeopathie ne peut blanchir, elle est éternellement jeune, que dis-je, elle n'a pas d'âge, c'est pourquoi, elle ne peut vieillir!